

SALLY GREEN



LES VOLEURS
DE FUMÉE

UNE PRINCESSE
UN SOLDAT
UNE CHASSEUSE
UN TRÂTRE
UN VOLEUR



LES VOLEURS
DE FUMÉE

SALLY GREEN

LES VOLEURS
DE FUMÉE

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Basile Béguerie



Ouvrage publié sous la direction de Thibaud Eliroff

Retrouvez-nous sur Facebook :
www.facebook.com/jailu.collection.imaginaire

Titre original :
THE SMOKE THIEVES

Première publication en langue anglaise
par Penguin Books Ltd, Londres.
© Half Bad Books, Ltd, 2018

Carte et illustrations intérieures :
© Alexis Snell, 2018

Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 2021

À Indy



MER
DU
BRÉGANT

FIELDING

BRÉGANT

CHÂTEAU
DE TARASENTH

BRIGANE

ABAST

CALIDOR

CALIA

MER PITOR

N



PLATEAU
SEPTENTRIONAL

BAIE DE
ROSSARBE

ROSSARBE

LA ROSS

PRAVONT

DORNAN

GOLDMINSTER

CHEAMSTER

PITORIE

ENNE

WESTMOUTH

GORGANT

CHARRON

LA CHAR

TORNIA

ILLAST

SAVAANT

*Il est proscrit d'acheter, d'échanger,
de se procurer par quelque moyen que ce soit,
d'inhaler, d'avaler ou de faire
le moindre usage de la fumée de démon.*

Lois de la Pitorie, Vol. I, C. 43.1



TASH

Plateau septentrional, Pitorie

— **T**OUT EST PRÊT ?
— Non. Figure-toi que tout cela est le fruit de ton imagination et que j'ai passé la journée à me tourner les pouces en me gavant de miel.

Tash était en train d'ajuster la corde pour que son extrémité nouée affleure pratiquement le fond de la fosse.

— Un peu plus bas, indiqua Gravell.

— Je ne suis pas aveugle !

— Il faut que tu vérifies.

Tash se tourna vers Gravell.

— Je sais très bien ce que j'ai à faire.

Gravell devenait toujours pénible et pointilleux à ce stade et Tash se rendait compte seulement maintenant que c'était probablement dû à la peur. Tash n'en menait pas large non plus, mais savoir que Gravell était sur le point de se pisser dessus n'arrangeait pas les choses.

— T'es pas nerveux, quand même ? demanda-t-elle.

Gravell marmonna :

— Pourquoi je serais nerveux ? C'est toi qu'il chopera en premier. Lorsqu'il aura fini de te boulotter, je serai déjà loin.

C'était juste, bien sûr. Tash servait d'appât. Elle attirait le démon dans le piège et Gravell se chargeait de l'achever.

Tash avait treize ans et jouait le rôle d'appât depuis que Gravell l'avait achetée à sa famille, quatre ans plus tôt. Il s'était pointé un beau matin, en disant qu'il avait entendu parler d'une fille qui courait vite. Il lui avait promis cinq kopeks si elle parvenait à atteindre les arbres avant que son harpon ne se plante dans le sol. Tash n'avait jamais vu d'homme aussi poilu et imposant que lui. Elle avait d'abord cru à une arnaque – personne n'aurait payé pour simplement la voir

courir et certainement pas une somme aussi conséquente –, mais s'était tout de même exécutée. En grande partie pour frimer. Elle n'était pas sûre de ce qu'elle aurait pu faire avec tout cet argent. Elle n'avait jamais eu ne serait-ce qu'un seul kopek pour elle toute seule et elle aurait dû se débrouiller pour cacher ce pactole à ses frères. Mais il était inutile de s'en faire : l'après-midi même, Gravell était reparti avec elle. Il lui avait appris par la suite que son père l'avait vendue pour dix kroners. « Un poil cher », avait-il plaisanté. Pas étonnant que son père lui ait dit au revoir avec un grand sourire.

Gravell était sa famille désormais, ce qui constituait un progrès comparé à la précédente. Il ne la battait pas, elle avait rarement faim, et s'il lui arrivait d'avoir froid, c'étaient les aléas de la profession. Et dès le premier jour, Gravell lui avait donné une paire de bottes. Oui, comparée à sa vie d'avant, celle qu'elle menait avec Gravell n'était que luxe et abondance. On gagnait bien sa croûte en vendant de la fumée de démon, même si les démons étaient aussi rares que dangereux. Les tuer et vendre leur fumée était illégal, mais les hommes du prévôt ne venaient pas les embêter du moment qu'ils restaient discrets. Gravell et Tash parvenaient généralement à capturer quatre ou cinq démons par saison et l'argent gagné leur permettait de vivre toute l'année. Lorsqu'ils étaient de passage en ville, ils dormaient à l'hôtel, dans de vrais lits, et prenaient des bains chauds. Et par-dessus tout, Tash avait des bottes. Deux paires désormais !

Tash adorait ses bottes. Celles de tous les jours étaient en cuir épais, avec des semelles robustes. Elles étaient idéales pour les longues marches, ne pinçaient pas et n'irritaient pas. Elles ne lui faisaient pas d'ampoules et elle considérait même que l'odeur qui s'en dégageait était tout à fait convenable. Bien plus que la puanteur de sueur froide qui se dégageait de celles de Gravell. Quant à la seconde paire, celle qu'elle avait actuellement aux pieds, elle l'avait dégotée lors de leur passage à Dornan quelques mois plus tôt. C'étaient ses bottes de course et elles lui allaient à la perfection. Les semelles

étaient cloutées de petits crampons acérés, afin de lui offrir une adhérence parfaite et un départ explosif. C'était Gravell qui les avait imaginées et il les lui avait même offertes : deux kroners, ce qui était beaucoup pour des chaussures. Lorsqu'elle les avait enfilées pour la première fois, il lui avait dit : « Prends-en soin et elles te le rendront bien. »

Tash avait suivi son conseil et s'était bien gardée de faire preuve de la moindre ingratitude, toutefois, ce qu'elle désirait plus que tout au monde, c'étaient les bottines exposées dans la vitrine du cordonnier de Dornan, comme elle l'avait mentionné à plusieurs reprises à Gravell. Elles étaient en daim d'un gris pâle des plus exquis, si fines, si douces qu'on les aurait crues faites en oreilles de lapin.

Lorsque Gravell lui avait montré les bottes à crampons en lui expliquant comment l'idée lui était venue, elle avait fait de son mieux pour paraître réellement ravie. Elle s'était interdit d'être déçue. Cela finirait par se goupiller correctement : les bottes cloutées l'aideraient dans cette chasse et, avec l'argent gagné, elle pourrait s'offrir elle-même les bottines grises.

Et leur premier démon ne tarderait pas à se montrer.

Gravell avait déniché cet antre de démon une semaine plus tard. Il avait creusé la fosse, même si ces derniers temps, Tash se chargeait de l'installation et du mécanisme d'évasion. En fait, elle ne laissait même plus Gravell y toucher.

Ce dernier lui avait appris à être prudente et à toujours tout vérifier. Elle se livrait actuellement à un test, en s'éloignant de la fosse d'une centaine de pas, avant de trotter entre les arbres puis de gagner en vitesse sur le fin tapis de neige. Arrivée dans la petite clairière où la couche neigeuse était plus épaisse, elle la piétinait pour la compacter. Lancée à présent à toute allure, les cuisses bandées comme des arcs, le corps plongé en avant, ses crampons lui donnaient de l'adhérence sans l'ancrer au sol pour autant. Elle s'élança par-dessus le rebord, atterrit au fond du trou gelé dans un craquement en amortissant l'impact les genoux ployés, et se releva immédiatement pour courir jusqu'au bout et... attendre.

Attendre. C'était la partie la plus difficile. Le moment où on se faisait vraiment dessus, où le cerveau hurlait pour que l'on se saisisse de la corde. Mais il fallait attendre que le démon se pointe et ce n'était qu'une fois celui-ci en l'air, lorsqu'il était sur le point de toucher le fond de la fosse et de se précipiter vers vous en criant et en sifflant, que l'on pouvait tirer sur la corde pour actionner le mécanisme.

Tash tira dessus de tout son poids, son pied droit appuyant sur le dernier nœud, le plus épais. Le levier en bois céda et Tash fut propulsée vers le haut, avec sa nonchalance habituelle. Son sens de l'équilibre était si affûté qu'elle avait à peine besoin de se tenir à la corde. Arrivée à son apogée, elle flotta un bref instant avant de se pencher en avant et de plonger vers le sapin, les bras écartés pour attraper les branches. Elle se laissa ensuite tranquillement glisser jusqu'en bas. Une pomme de pin lui érafla le visage et elle s'enfonça jusqu'aux genoux dans le tas de neige qu'elle avait amoncelé exprès au pied de l'arbre.

Tash retourna réamorcer le piège. Le sol autour de la fosse était maculé d'empreintes de pas ; il lui faudrait nettoyer soigneusement ses semelles pour que la boue n'encroûte pas les crampons.

— Tu saignes.

Tash porta la main à sa joue et sentit la chaleur liquide du sang. Voilà une odeur qui exciterait encore davantage les démons. Elle se lécha les doigts.

— Allez, finissons-en.

Elle saisit les cordes et remplaça la poulie, satisfaite de son travail. La poulie roulait sans accroc. La fosse était parfaite. Gravell avait mis trois jours à la creuser : longue, étroite et profonde. La veille, lui et Tash avaient versé deux pieds d'eau au fond, qui avaient gelé durant la nuit pour offrir une surface aussi lisse que dure. Il était toujours possible de s'extraire de la fosse – et les démons étaient doués en escalade –, mais Gravell avait essayé durant plusieurs années de recouvrir également les parois de glace, en vain. Ils opteraient

donc pour la méthode habituelle : enduire les parois d'un mélange de sang et de tripes d'animaux. L'odeur forte et dégoûtante suffisait à distraire et à désorienter le démon, ce qui laissait tout le temps à Gravell de jeter ses harpons. Il en avait cinq, même s'il ne lui en fallait généralement que trois pour venir à bout d'une bête. Chacun se terminait par une pointe métallique dentelée qui ne pouvait être retirée une fois plantée. Le démon hurlerait et piafferait, mais Tash ne perdait pas de vue que le monstre se ferait un plaisir de lui faire subir bien pire s'il parvenait à mettre ses pattes sur elle.

Elle releva la tête ; le soleil était toujours haut dans le ciel. La chasse au démon avait lieu en fin de journée. Elle sentait son estomac commencer à se nouer. Elle voulait en finir au plus vite. Gravell devait encore couvrir les parois de sa mixture répugnante, puis se tapir dans les buissons non loin et attendre. Ce n'est que lorsqu'il verrait le démon plonger dans la fosse qu'il sortirait de sa cachette, harpons à la main. Il ne fallait pas se précipiter, et ils connaissaient leur partition sur le bout des doigts. Mais c'était toujours Tash qui risquait sa vie, qui devait attirer le démon, qui devait savoir à quel moment se mettre à courir pour se faire poursuivre, qui devait lui échapper, sauter dans la fosse et – au tout dernier moment – saisir la corde pour être hissée hors de danger.

Certes, le démon pouvait esquiver le trou et s'en prendre à Gravell. Cela ne s'était produit qu'une fois en quatre ans de chasse commune. Tash ne savait pas trop ce qui s'était passé ce jour-là et Gravell n'en avait jamais parlé. Elle avait bondi dans la fosse et attendu, mais le démon ne l'avait pas suivie. Elle avait entendu le hurlement de Gravell, le cri perçant du démon et puis plus rien. Elle n'avait pas su quoi faire. Si le démon était mort, pourquoi Gravell ne lui disait-il pas de remonter ? Est-ce que la plainte stridente signifiait que la bête était blessée ? Ou bien était-ce au contraire un cri de triomphe après avoir tué Gravell ? Tash devait-elle s'enfuir pendant que le démon buvait le sang de son partenaire ?

Alors elle avait attendu et fixé le ciel au-dessus de la fosse. Elle avait besoin de pisser. Et de pleurer aussi.

Elle avait attendu et attendu, accrochée à la corde, trop terrifiée pour bouger. Elle avait fini par entendre quelque chose, un crissement dans la neige, et la voix de Gravell : « Tu vas sortir un jour ou tu préfères passer l'hiver ici ? » Lorsque Tash avait voulu actionner la poulie, sa main engourdie par le froid ne lui avait pas obéi immédiatement. Il lui avait fallu un moment, ce qui lui avait valu une bordée de jurons de la part de Gravell. Une fois sortie, elle avait été surprise de le trouver indemne. Il avait éclaté de rire à son : « Tu n'es pas mort. » Et après un silence, il avait répondu :

— Foutus démons.

— Pourquoi n'a-t-il pas plongé dans la fosse ?

— Je ne sais pas. Peut-être qu'il m'a vu. Ou qu'il m'a senti. Ou senti quelque chose d'autre... Va savoir avec eux.

Le démon gisait à cinquante pas de la fosse avec un seul harpon fiché dans le corps. S'était-il enfui ou bien était-ce Gravell qui avait pris la fuite ? Lorsqu'elle avait posé la question, le chasseur avait répondu d'un laconique : « On courait tous les deux. » Les autres harpons étaient plantés dans le sol tout autour, comme autant de tentatives ratées. Gravell avait secoué la tête et ajouté : « C'était comme harponner une foutue guêpe en furie. »

Le démon était à peine plus grand que Tash. Fin, sinueux, la peau tendue sur les muscles : il ressemblait au grand frère de Tash. Sa peau était plus violacée que les rouges et oranges habituels des plus gros démons. En moins d'une journée, sa carcasse pourrirait et fondrait dans une forte odeur terreuse et puis il ne subsisterait plus rien, pas même une tache sur le sol. Pas de sang, les démons n'en avaient pas.

— Tu as récupéré la fumée ? avait demandé Tash.

— Non. J'étais un brin occupé.

La fumée quittait le corps du démon après sa mort. Tash s'était demandé ce que pouvait bien fabriquer Gravell, mais elle savait qu'il avait frôlé la mort et elle avait vu ses mains

encore tremblantes. Il avait dû tenter de prendre la bouteille pour saisir la fumée, mais ses tremblements l'en avaient probablement empêché.

— Elle était jolie ?

— Oui, très. Violette. Un peu de rouge et d'orange au début, mais ensuite, que du violet.

— Violette !

Tash aurait aimé voir cela. Ils n'avaient jamais rien à montrer de leur travail, de ces semaines de traque, des jours de préparation à creuser et à monter les pièges. Rien, si ce n'est qu'ils étaient encore en vie et pleins d'histoires sur la beauté de la fumée de démon.

— Dis-m'en plus, Gravell, avait demandé Tash.

Il s'était exécuté en lui racontant la volute qui s'était échappée de la gueule du démon après son dernier cri.

— Pas beaucoup de fumée ce coup-ci, avait-il ajouté. C'était un petit démon. Peut-être un jeune.

Tash avait acquiescé. Ils avaient allumé un feu pour leur tenir chaud et au petit matin, ils avaient observé la carcasse se ratatiner et disparaître, avant de se remettre en route à la recherche d'une nouvelle proie.

Le démon d'aujourd'hui était le premier de la saison. Ils ne chassaient pas en hiver, car le climat était trop rude, la neige trop épaisse et le froid trop mordant. Ils s'étaient rendus sur le Plateau septentrional sitôt les premières neiges fondues, même si, cette année, le printemps avait connu un épisode hivernal. Çà et là, à l'ombre et dans les fossés, de larges congères subsistaient. Gravell avait repéré la tanière du démon et choisi l'endroit idéal pour une fosse. À présent, il descendait la marmite de sang et de tripaille dans le trou et se servait de l'échelle pour en recouvrir les parois. Tash n'avait pas à le faire, Gravell ne le lui avait jamais demandé. C'était son boulot et il en tirait une certaine fierté. Il n'allait pas ficher en l'air des semaines de travail en bâclant cette dernière tâche.

Tash s'assit sur son sac pour patienter. Elle s'enveloppa dans une fourrure et contempla les arbres au loin, en essayant d'oublier les démons et les fosses. Elle songeait à l'après. Ils se rendraient à Dornan pour y refourguer la fumée de démon. Le recel de fumée était illégal – comme tout ce qui touchait de près ou de loin aux démons ; ne serait-ce que fouler leur territoire –, mais cela n'empêchait pas des gens comme elle et Gravell de les chasser ni à d'autres de vouloir se procurer de la fumée.

Et une fois sa part empochée, elle aurait de quoi s'acheter ses bottines. Dornan se situait à une semaine de marche, mais la route était facile et ils pourraient savourer quelques repas chauds et un repos bien mérité avant de retourner sur le Plateau. Tash avait un jour demandé à Gravell pourquoi il ne récupérait pas davantage de fumée en tuant plus de démons, en ajoutant : « Southgate dit que Banyon et Yoden récoltent le double de ce qu'on fait chaque année. » Ce à quoi Gravell avait rétorqué : « Les démons sont maléfiques, mais être cupide ne vaut guère mieux. Nous en avons assez comme ça. » Et la vie était plutôt agréable, tant que Tash ne ralentissait pas l'allure.

Gravell finit par se hisser hors de la fosse, remonta l'échelle et dissimula soigneusement tout ce qui traînait. Tash cacha son sac derrière les arbres. Les préparatifs étaient terminés. Gravell fit une dernière fois le tour du trou en marmonnant dans sa barbe.

— Ouais. Ouais. Ouais.

Il rejoignit Tash et dit :

— Bon, nous y voilà.

— Nous y voilà.

— Ne merde pas, gamine.

— Toi non plus.

Ils se saluèrent, poing contre poing. Ce petit rituel était censé leur porter bonheur, mais Tash n'était guère superstitieuse, pas plus que Gravell à son avis. Enfin, cela ne faisait

pas de mal de mettre toutes les chances de son côté lorsque l'on affrontait un démon.

Le soleil était à présent plus bas et passerait bientôt sous la cime des arbres, l'heure idéale pour attirer les démons hors de leur tanière. Tash partit au pas de course vers le nord, en direction de la clairière qu'elle et Gravell avaient découverte dix jours plus tôt. Enfin, c'était Gravell qui l'avait découverte. C'était son véritable talent. N'importe qui pouvait creuser des fosses et les barbouiller d'entrailles. Sa force et sa taille lui permettaient de harponner les démons, mais ses plus grandes qualités étaient sa patience et son instinct pour débusquer la cachette des démons. Ces monstres affectionnaient tout particulièrement les creux naturels pas trop près des arbres, où la brume s'accumulait. Ils aimaient le froid et la neige. Et ils fuyaient les gens.

Tash avait passé des années à interroger Gravell à propos des démons. À présent, elle en savait autant que possible à leur sujet. Et quel sujet. *Ils ne sont pas de ce monde*, songea-t-elle. *Peut-être de celui qui se trouvait là avant*. Tash l'avait vu, le pays des démons. Passage obligé. Pour attirer la bête hors de son antre, il fallait s'aventurer là où ni elle ni aucun autre humain n'avait droit de cité. Et les démons la tueraient pour avoir osé apercevoir leur monde sinistre et écorché. La lumière y était rouge et les ombres plus rouges encore. Ni arbre ni plante, seulement des roches ocre. L'air y était plus épais, plus chaud. Et puis il y avait ces bruits.

Tash attendit que le soleil soit à moitié derrière la colline, le ciel rougi et orangé entre la percée des arbres. La brume se formait dans les creux légers. Dans celui qu'habitait le démon également. Cette dépression était un peu plus prononcée que les autres, mais elle ne contenait pas de neige. Et à cette heure-ci, la brume qui s'y déposait prenait une teinte rougeâtre. On aurait pu penser au reflet du crépuscule, mais Tash n'était pas dupe.

Elle s'approcha lentement et sans un bruit avant de s'agenouiller à l'orée du creux. Elle débarrassa ses crampons de

quelques mottes de terre qui s'y étaient accrochées. Les mains à plat par terre, doigts écartés, elle constata que le sol n'était ni gelé ni chaud. Elle se trouvait en bordure du territoire démon.

Elle se campa sur ses appuis et inspira une grande bouffée d'air, comme si elle était sur le point de plonger. En un sens, c'était le cas. Tash baissa la tête et l'avança, les yeux grands ouverts, la poitrine effleurant le sol, comme si elle jetait un œil sous un rideau.

Il lui fallait parfois deux ou trois tentatives, mais aujourd'hui, elle y parvint du premier coup.

Le pays démon apparut sous ses yeux, la dépression dans le sol se transformant subitement en tunnel. Mais c'était loin d'être le seul changement par rapport au monde humain. Là, dans le royaume des démons, les couleurs, les sons et les températures étaient autres, comme si elle regardait l'intérieur d'un fourneau à travers une vitre teintée. Décrire les couleurs était difficile, mais les sons, eux, échappaient carrément à toute définition.

Le regard de Tash traversa la dépression rouge jusqu'à l'ouverture du tunnel. Tout au fond, on distinguait quelque chose de violet. Une jambe ?

Et puis elle comprit qu'il était étendu sur le ventre, une jambe sortie. Tash devina le torse, un bras et la tête. Humain en apparence, mais en apparence seulement. Des muscles nouveaux tendus sous une peau lisse et striée de violet, de rouge et d'orange. Il paraissait jeune. Comme un adolescent dégingandé. Son ventre se soulevait lentement à chaque respiration. Il dormait.

Tash avait retenu son souffle tout ce temps et elle expirait enfin tout doucement. Parfois, il n'en fallait pas plus : sa respiration, son odeur suffisaient à attirer l'attention du démon.

Celui-ci ne bougea pas.

Tash inspira une bouffée d'air chaud et sec. Elle poussa son cri habituel :

— Je suis là, démon ! Je te vois !

Mais sa voix ne résonnait pas de la même façon en cet endroit. Ici, les mots se muaient en une cacophonie de cymbales et de gongs.

Le démon leva et tourna lentement la tête dans sa direction. Il plia une jambe, le pied suspendu en l'air, totalement détendu malgré cette intrusion. Il dévisagea Tash de ses yeux violets et cligna les paupières. Il gardait la jambe en l'air, parfaitement immobile. Puis il jeta la tête en arrière, ramena sa jambe contre lui, ouvrit la gueule et poussa un hurlement.

Le vacarme résonna dans les tympons de Tash tandis que le démon bondissait vers elle, sa gueule violette béante. Mais Tash était déjà en mouvement, plantant ses crampons dans le sol pour s'extraire du tunnel du monstre. D'un bond, elle était revenue à l'abord du creux, dans le monde des humains.

Alors elle se mit à courir.



CATHERINE

Brigane, Brégant

*Il n'y a plus grand mal que la trahison.
Chaque traître doit être débusqué,
exposé et châtié.*

Lois et Principes du Brégant

— **L**E PRINCE BORIS A DÉPÊCHÉ UN GARDE pour nous escorter, Votre Altesse.

Jane, la nouvelle servante, paraissait terrifiée.

— N'aie crainte. Tu n'auras pas à regarder.

La princesse Catherine lissa le pli de sa jupe et inspira profondément. Elle était prête.

Ils se mirent en route : le garde devant, Catherine au milieu, et Jane pour fermer la marche. Les couloirs étaient déserts et silencieux dans les quartiers de la reine ; même le pas lourd du garde était étouffé par les tapis épais. Mais pénétrer dans le grand hall était comme entrer dans un autre monde ; un monde fait d'hommes, de bruits et de couleurs. Catherine s'y aventurait si rarement qu'elle voulait tout dévorer du regard. Il n'y avait aucune autre femme. Les seigneurs portaient armure de plates, épée et dagues, comme s'ils n'osaient pas montrer le moindre signe de vulnérabilité devant la cour. Une pléthore de domestiques s'affairait tout autour, tout le monde semblait parler, observer, manigancer. Catherine ne reconnaissait personne, mais tous savaient qui elle était et s'écartaient en s'inclinant pour la laisser passer. Le brouhaha s'atténuait à son passage avant de reprendre de plus belle.

Enfin, elle se trouva devant une porte que le garde lui tint ouverte.

— Le prince Boris vous demande de l'attendre ici, Votre Altesse.

Catherine pénétra dans l'antichambre, faisant signe à Jane de se tenir devant l'entrée. Déjà, la porte se refermait.

Dans le silence, Catherine pouvait entendre son propre cœur battre la chamade. Elle inspira et expira lentement.

Garde ton calme, se dit-elle. Reste digne. Comporte-toi en princesse.

Elle se redressa et inspira de nouveau. Puis elle se dirigea lentement jusqu'à l'autre bout de la pièce.

Ce sera horrible. Et sanglant. Mais je ne tremblerai pas. Je ne m'évanouirai pas. Et je ne pousserai pas le moindre cri.

Elle retourna sur ses pas.

Je me maîtriserai. Je ne montrerai pas la moindre émotion. Si c'est si terrible que cela, je penserai à autre chose. Mais à quoi ? À quelque chose de beau ? Cela n'aurait aucun sens.

Elle refit le même chemin.

À quoi pense-t-on lorsque l'on assiste à une exécution ? Et pas n'importe qui, mais la sœur d'...

Catherine se retourna et découvrit Noyes, posté dans un coin de la pièce, adossé au mur.

Elle avait rarement l'occasion de le croiser, mais chaque fois, il lui fallait réprimer un frisson. Il était svelte, athlétique et devait probablement avoir le même âge que son père. Il était habillé avec goût d'une tunique en cuir, ses cheveux longs et presque blancs attachés en un simple nœud, duquel s'échappaient seulement deux fines tresses qui encadraient son visage anguleux. Pourtant, il se dégageait de lui quelque chose d'extrêmement déplaisant. Peut-être était-ce simplement sa réputation. En tant que maître inquisiteur, il avait la charge d'identifier et de traquer les traîtres. La plupart du temps, il ne tuait pas ses prisonniers : cette tâche revenait aux bourreaux sous ses ordres. Durant les sept ans qui avaient suivi la guerre contre le Calidor, Noyes et ses semblables avaient prospéré, contrairement au commerce du Brégant. Du palefrenier au seigneur, de la servante à la dame de haut rang, nul n'était à l'abri de sa surveillance. Pas même une princesse.

Noyes se détacha du mur d'un coup d'épaule, s'avança nonchalamment vers elle, s'inclina en une lente révérence et dit :

— Bonjour, Votre Altesse. Quelle belle journée, n'est-ce pas ?

— Pour vous, je n'en doute pas.

Il esquissa un demi-sourire et la dévisagea, parfaitement immobile.

Catherine reprit la parole :

— Attendez-vous Boris ?

— J'attends, tout simplement. Votre Altesse.

Le silence s'installa. Catherine leva les yeux vers les fenêtres hautes et le ciel bleu qui resplendissait derrière. Noyes la scrutait toujours et lui donnait l'impression d'être un mouton au marché... non, plutôt un horrible insecte qui aurait eu le malheur de croiser son chemin. Elle devait lutter pour ne pas lui hurler de faire preuve d'un peu plus de respect.

Elle se tourna brusquement vers lui et s'intima l'ordre de garder son calme. Après dix-sept ans de pratique, elle excellait dans l'art de dissimuler ses émotions, mais ces derniers temps l'avaient mise à l'épreuve. Ses sentiments menaçaient constamment de prendre le dessus.

— Ah, te voilà, ma sœur, s'exclama Boris qui venait de faire une entrée fracassante, talonné de près par le prince Harold.

Pour une fois, Catherine était soulagée de voir ses frères. Elle fit la révérence. Boris traversa la pièce au pas de charge, n'accordant aucune attention à Noyes et ne retournant même pas son salut à Catherine. Il poursuivit sans s'arrêter.

— Ta servante reste ici. Tu viens avec moi.

Il ouvrit d'un coup la double porte qui donnait sur la cour du château et ajouta :

— Allez, princesse. Pas le temps de flâner.

Catherine se hâta de lui emboîter le pas, les portes menaçant déjà de se refermer sur elle. Dehors, un sinistre spectacle

l'attendait : l'échafaud, aussi haut que le mur de la roseraie, leur bloquait presque le passage.

Boris poussa un gloussement.

— Père leur avait demandé de faire en sorte que tout le monde puisse bien voir, mais on jurerait qu'ils ont abattu au moins une acre de forêt pour construire la plate-forme.

— Eh bien, je ne comprends toujours pas pourquoi *elle* devrait y assister. Ce n'est pas pour les filles, maugréa Harold, les mains sur les hanches en dévisageant Catherine.

— Pourtant, on laisse bien les enfants regarder, répliqua Catherine en imitant sa posture.

— J'ai quatorze ans, ma sœur.

La princesse lui passa devant en murmurant :

— Dans deux mois, petit frère. Mais promis, je garderai le secret.

Harold grommela :

— Je serai bientôt plus grand que toi.

Il la poussa rudement et rejoignit précipitamment Boris. Derrière la large carrure de son frère, il paraissait encore plus chétif. Leur lien de parenté ne faisait aucun doute, tous deux arboraient la même chevelure blonde virant sur le roux, même si la coiffure de Harold était plus élaborée. Catherine le soupçonnait de passer plus de temps à se coiffer que sa servante n'en mettait à la préparer chaque matin.

Cela étant, l'avis de Harold sur la pertinence de sa présence ne comptait pas plus que le sien. Son père lui avait ordonné d'assister à l'exécution, sur les conseils de Noyes. Catherine devait faire ses preuves à leurs yeux. Elle devait prouver sa force et sa loyauté, et par-dessus tout, qu'elle n'avait rien d'une traîtresse, en acte ou en pensée.

Boris faisait déjà le tour de l'échafaud. Catherine se hâta et releva le bord de sa longue jupe pour ne pas trébucher. Même si elle ne pouvait pas encore voir la foule, elle en entendait déjà le murmure. Étrange comme l'on pouvait sentir un attroupement et deviner une ambiance. Les hommes du hall s'étaient montrés polis en apparence, mais

tous abritaient une soif à peine contenue. Une soif de pouvoir... une soif de tout, en réalité. Ici, la foule était massive et étonnamment enjouée. Quelques clameurs scandant le nom de Boris s'élevèrent pour s'éteindre aussitôt. Ce n'était pas le jour de Boris.

Il se tourna et observa Catherine qui venait de le rejoindre.

— Tu tiens à montrer tes jambes aux gueux, ma sœur ?

Catherine laissa retomber sa jupe et lissa le tissu en rétorquant de sa voix la plus outragée :

— Les pavés sont sales, cela va ruiner ma soie.

— Mieux vaut sacrifier un jupon que ta réputation.

Boris soutint son regard.

— Je ne pense qu'à ton bien, ma sœur.

Il fit un geste de la main gauche en direction de la plateforme tapissée du rouge royal et déclara :

— Voilà où nous siégerons.

Comme si Catherine n'avait pas pu le deviner par elle-même.

Boris gravit les trois marches le premier. La loge royale était plutôt rustique et ne comportait qu'une rangée de larges tabourets ornements empruntés au hall de réception. Une lourde corde de velours rouge pendait mollement entre les poteaux noirs et blancs qui bordaient la plate-forme. La foule s'amassait derrière l'édifice de bois, tenue à distance par une corde épaisse et rugueuse (marron celle-ci) et une rangée de gardes royaux dans leur livrée rouge, noire et dorée. Catherine songea qu'eux aussi étaient épais et rugueux.

Boris indiqua le siège le plus excentré de la loge.

— Ta place, ma sœur.

Il s'installa sur le tabouret adjacent au sien, les jambes écartées, une cuisse musclée mordant sur l'endroit où était censée s'asseoir Catherine. Elle prit place, en prenant soin à ce que sa jupe ne se froisse pas tout en recouvrant légèrement le genou de Boris de la soie rose pâle. Il écarta sa jambe.

Harold restait debout face à son siège.

— Mais c'est Catherine qui a la meilleure vue.

— C'est le but, moucheron.

— Mais je lui suis supérieur et j'ai envie de m'asseoir à sa place.

— Eh bien, j'ai décidé que Catherine s'assiérait ici. Donc tu vas gentiment prendre ta place et arrêter de geindre.

Harold hésita un instant. Il ouvrit la bouche pour se plaindre de nouveau avant de croiser le regard de sa sœur. Elle sourit et fit le signe de se coudre les lèvres. Harold se tourna vers Boris et dut serrer les dents, mais il garda le silence.

Catherine balaya la place du regard. Une autre plateforme avait été érigée à l'opposé de l'échafaud pour accueillir quelques nobles. Elle reconnut la longue chevelure blonde d'Ambrose et détourna rapidement les yeux, en se demandant si elle ne venait pas de rougir. Pourquoi perdait-elle tous ses moyens à la moindre de ses apparitions ? Surtout un jour comme celui-ci ! Il fallait qu'elle pense à autre chose. Comme trop souvent dans sa vie.

La zone au pied de l'échafaud était noire de monde. Catherine s'efforça de se concentrer sur ces visages anonymes. Des ouvriers à l'accoutrement grossier, des marchands un peu mieux habillés, des groupes de jeunes hommes, quelques garçonnetts et peu de femmes. Elles étaient pour la plupart en haillons, les cheveux détachés ou simplement noués. Non loin d'elle, des gens discutaient du beau temps. Il faisait déjà chaud, par cette journée la plus chaude de l'année, et le ciel était d'un azur pâle absolu. C'était une journée faite pour être heureux et pourtant, des centaines de personnes s'amassaient ici pour voir quelqu'un mourir.

— Pourquoi crois-tu que ces gens viennent assister à cela, mon frère ? demanda Catherine en prenant sa voix la plus sincère.

— Tu l'ignores ?

— Fais-moi part de ton expérience. Tu es bien plus versé que moi dans ce genre de sujets.

Boris répondit avec toute la bonne foi dont il était capable.

— Eh bien, ma sœur. Il existe une sainte trinité qui attire inexorablement les masses. L'ennui, la curiosité et la soif de sang. Et cette dernière est la plus puissante des trois.

— Et penses-tu que cette soif soit plus intense lorsqu'il s'agit d'un noble que l'on est sur le point de décapiter ?

— Ils veulent juste voir du sang, répliqua Boris. Peu importe qu'il soit bleu.

— Et pourtant, les gens ici présents semblent davantage s'intéresser au climat qu'à l'art de trancher une tête.

— Ils n'ont pas besoin d'en discuter. Ils veulent voir. Ils arrêteront de bavasser sur la pluie et le beau temps bien vite. Tu verras, lorsque l'on fera monter le prisonnier. La populace veut du sang et elle l'aura. Quant à toi, tu recevras une leçon sur ce qui arrive à qui trahit le roi. Ce n'est pas le genre de choses que l'on peut apprendre dans un livre.

Catherine détourna le regard en entendant le mépris suinter de la bouche de Boris. C'était à travers les livres qu'elle apprenait la vie. Difficile de faire autrement comme il lui était interdit de faire des rencontres, de voyager ou de découvrir le monde. Mais Catherine aimait les livres et durant ces derniers jours, elle avait écumé la bibliothèque à la recherche de sources sur les exécutions. Elle avait étudié les textes de loi, les méthodes, l'histoire et une foulditude d'exemples. Les illustrations, représentant généralement le bourreau tendant une tête coupée, étaient déjà de mauvais goût, mais *choisir* d'y assister, *chercher* à faire partie de ce spectacle navrant, voilà bien une chose qu'elle ne parvenait pas à comprendre.

— Je ne vois toujours pas pourquoi Catherine est tenue d'être présente, geignit Harold.

— Ne t'avais-je pas dit de la fermer ?

Boris ne daigna même pas se tourner vers son petit frère.

— Mais les dames ne viennent pas aux exécutions normalement.

Boris ne pouvait à présent plus résister au plaisir de répliquer.

— Pas en temps normal, non, mais Catherine a besoin d'une leçon de loyauté. Elle doit comprendre quelles conséquences il y aurait à ne pas suivre les plans que nous avons tracés pour elle.

Il jeta un regard à sa sœur avant d'ajouter :

— Jusqu'au moindre détail.

Harold plissa le front.

— Quels plans ?

Boris ne répondit pas, cette fois.

Harold leva les yeux au ciel et se pencha vers Catherine pour lui demander :

— C'est à propos de ton mariage ?

Elle sourit d'un air pincé.

— Il s'agit d'une exécution, je me demande bien comment cela pourrait te faire penser à mon mariage.

Boris lui décocha un regard acerbe tandis qu'elle poursuivait :

— Enfin, je suis honorée d'épouser le prince Tzsayn de Pitorie et je m'assurerai que chaque aspect du mariage se déroule sans accroc, que j'assiste ou non à la décapitation de quelqu'un.

Harold resta silencieux quelques instants avant de demander :

— Mais pourquoi cela ne se déroulerait-il pas comme prévu ?

— Tout se passera comme prévu, trancha Boris. Père ne laissera rien entraver son projet.

C'était la vérité, et l'obéissance totale et absolue de Catherine était attendue. D'où la raison de sa présence à ce sinistre événement. Elle avait fait l'erreur la semaine passée de suggérer à sa servante, Diana, de chercher un mariage d'amour. Lorsque la jeune fille avait demandé en retour à Catherine qui elle épouserait si elle avait le choix, la princesse avait répondu en plaisantant : « Quelqu'un à qui j'aurais parlé au moins une fois. Quelqu'un d'intelligent, de respectueux et de bienveillant. » En prononçant ces mots, elle avait repensé à

sa dernière conversation avec Ambrose, lorsqu'il l'avait escortée durant sa promenade. Il avait ironisé sur la qualité des repas servis dans les baraquements avant de redevenir sérieux en décrivant la misère des rues de Brigane. Diana semblait avoir lu dans ses pensées et avait dit : « Vous avez longuement parlé avec sir Ambrose ce matin. »

Le lendemain, Catherine avait été convoquée par Boris et c'est là qu'elle avait compris que sa servante était davantage l'espionne de Noyes que sa demoiselle de confiance. Catherine avait dû subir les remontrances de Boris ainsi qu'un interrogatoire poussé, mais c'était Noyes qui avait prêté attention à ses réponses, malgré son air faussement désintéressé. Noyes n'était même pas un noble, à peine un gentilhomme, mais sa façon de retrousser les lèvres en un demi-sourire le rendait bien plus terrifiant que Boris. Noyes incarnait la présence de son père, il était ses yeux et ses oreilles. Boris aussi, évidemment, mais il avait la discrétion d'un éléphant.

Durant cette séance de questions, son frère lui avait asséné le sempiternel discours sur l'importance de la loyauté et de l'obéissance, et Catherine n'était pas peu fière de la retenue dont elle avait fait preuve.

— Je suis simplement nerveuse, comme n'importe quelle future épouse à la veille de ses noces. Je n'ai jamais rencontré le prince Tzsayn. Tout comme je m'efforce d'être la meilleure fille possible pour Père, j'espère être une bonne femme pour Tzsayn, et pour ce faire, il me tarde de lui parler, d'apprendre à le connaître et de découvrir ses centres d'intérêt.

— Ne te soucie pas de ses centres d'intérêt. Ce qui m'intéresse, moi, c'est que tu n'exprimes aucune opinion qui pourrait contrevenir à celle du roi.

— Je n'ai jamais contredit Père en quelque circonstance que ce soit.

— Tu as suggéré à ta servante que ton mariage laissait à désirer et que tu ne souhaitais pas t'unir au prince Tzsayn.

— Non, j'ai simplement dit à Diana que ses épousailles pourraient être tout aussi heureuses, même si de nature différente.

— Il est inacceptable que tu désapprouves les plans du roi.

— Ce ne sont pas ses plans que je désapprouve, mais ce que tu insinues à mon encontre.

— Je me demande souvent, intervint Noyes, à quel moment un traître finit par en devenir un. À quel instant précis la ligne entre loyauté et trahison est franchie.

Catherine se redressa.

— Je n'ai franchi aucune ligne.

Elle n'avait rien fait d'autre que penser à Ambrose.

— D'après mon expérience... et, princesse Catherine, j'ose affirmer qu'elle est assez étendue sur le sujet, murmura Noyes, d'après mon expérience, lorsque la trahison a déjà envahi le cœur et l'esprit, elle est rapidement suivie par des actions.

Et à sa façon de la dévisager, on aurait cru qu'il pouvait véritablement lire dans la tête de Catherine. Mais elle soutint son regard et rétorqua :

— Je ne suis pas une traîtresse. J'épouserai le prince Tzsayn.

Catherine avait beau savoir qu'elle serait bientôt mariée à un homme qu'elle n'avait jamais rencontré, elle ne pouvait empêcher son cœur et son esprit d'appartenir à un autre. Elle n'y pouvait rien si Ambrose occupait constamment ses pensées, si elle adorait leurs discussions, si elle faisait tout pour se rapprocher de lui. Et oui, il lui était même arrivé une fois de lui effleurer le bras. Bien sûr, si Ambrose avait été à l'origine de ce contact, il aurait été exécuté, mais elle ne voyait pas pourquoi elle ne pouvait pas le toucher. De telles pensées et un geste aussi innocent constituaient-ils réellement une trahison ?

— Il est préférable d'établir clairement où se trouve la ligne, princesse Catherine, dit Noyes d'une voix feutrée.

— Elle m'apparaît tout à fait clairement, merci, Noyes.

— De même que les conséquences doivent être parfaitement connues.

Il esquissa un petit geste nonchalant du bout des doigts.

— Pour cette raison, vous êtes tenue d'assister à l'exécution de cette traîtresse de Norwend, afin de voir le sort réservé à ceux qui faillissent à leur devoir envers le roi.

— Une punition, un avertissement et une leçon, un véritable trois-en-un.

Catherine imita le geste de main de Noyes.

Ce dernier répondit d'un ton impassible :

— C'est un ordre du roi, Votre Altesse.

Coup du sort, Diana avait fait une mauvaise chute dans un escalier en colimaçon le lendemain de cet entretien et n'avait pu reprendre ses fonctions à cause de son bras cassé. Les deux autres servantes de Catherine, Sarah et Tanya, présentes au moment des faits, avaient été curieusement incapables d'empêcher l'accident.

— Nous sommes du même avis que Noyes, Votre Altesse, avait dit Tanya, un sourire en coin. Les traîtres doivent être punis...

Catherine fut arrachée à sa rêverie par les clameurs de la foule.

— Bradwell ! Bradwell !

Deux hommes étaient montés sur l'échafaud, tous deux vêtus de noir. Le plus vieux leva la main à l'intention du public. Son jeune assistant aux traits de chérubin portait leurs instruments de travail : une épée et une cagoule de toile noire.

— C'est Bradwell, dit Harold en se penchant vers sa sœur et son frère. Il a plus d'une centaine d'exécutions à son actif. Cent quarante et une, il me semble. Et il réussit toujours du premier coup.

— Cent quarante et une, répéta Catherine.

Elle se demandait à combien d'entre elles Harold avait assisté.

Bradwell faisait les cent pas sur l'échafaud en enchaînant les moulinets avec son épée, comme pour s'échauffer. Harold leva les yeux au ciel.

— Il est foutrement ridicule. On aurait dû confier ce travail à Gateacre.

— Je crois savoir que le marquis de Norwend a expressément demandé Bradwell, et le roi le lui a accordé, dit Boris. Norwend voulait que cela soit fait proprement et semble croire que Bradwell est le plus qualifié. Mais on ne peut jamais être sûr.

— Gateacre aussi sait trancher proprement, insista Harold.

— Je suis d'accord, j'aurais également opté pour lui. Bradwell est sur le déclin. Enfin, cela pimenterait les choses s'il en venait à rater son coup.

À la mention du marquis de Norwend, le regard de Catherine se reporta sur la loge opposée. Elle n'avait pas osé évoquer ses occupants de façon impromptue, mais puisque Boris venait d'en parler, elle se risqua à demander :

— Est-ce le marquis que j'aperçois en face de nous, dans son manteau vert ?

— En effet. Et tout le clan Norwend l'accompagne, répondit Boris.

Catherine remarqua cependant que seuls les hommes de la famille étaient présents.

— Les parents de la traîtresse doivent assister à l'exécution. Ils ont pour obligation de demander sa mort, faute de quoi ils seront destitués de leurs titres et de leurs terres.

Catherine connaissait parfaitement la loi à ce sujet.

— Et qu'en est-il de leur honneur ?

Boris laissa échapper un gloussement méprisant.

— Ils s'y accrochent comme ils peuvent, mais s'ils ne sont pas capables de tenir l'un des leurs, ils auront bien du mal à garder leur rang à la cour.

— L'honneur et la place à la cour étant, bien évidemment, la même chose, rétorqua Catherine.

Boris lui jeta un regard sévère.

— Comme je le disais, ils ont bien du mal à s'accrocher à l'un comme à l'autre en ce moment.

Il reporta son attention sur la loge face à eux et ajouta :

— Je vois que ton garde est en leur compagnie. Heureusement qu'il n'est pas en uniforme.

Catherine ne daigna pas répondre. Ambrose avait-il abandonné sa tunique de garde royal par respect pour la couronne ou pour les humilier ? Elle savait qu'il avait sa propre conception de l'honneur. Il parlait souvent de faire ce qui était juste, de vouloir défendre le Brégant et redorer le blason du pays, non pour sa gloire personnelle, mais pour aider la population qui souffrait de la misère.

Elle avait remarqué Ambrose au moment de s'asseoir et s'était forcée à détourner le regard, mais à présent que Boris l'avait mentionné, elle pouvait s'autoriser un coup d'œil un peu plus prolongé. Ses cheveux, d'un blond d'or, tombaient sur ses épaules en douces vagues. Il portait une veste noire bardée d'attaches en cuir et de boucles argentées, complétée par un pantalon et des bottes également noires. Son visage pâle affichait un air solennel. Il fixait le bourreau et n'avait pas daigné accorder un regard à Catherine depuis son arrivée.

Elle laissa ses yeux s'attarder sur lui aussi longtemps que la bienséance le permettait puis se fit violence pour tourner la tête. Pourtant, son portrait demeurait dans son esprit : sa chevelure, ses épaules, ses lèvres...

Une flopée de courtisans apparut derrière l'échafaud. Comme tous s'écartaient et s'inclinaient révérencieusement, il ne faisait aucun doute que le roi arrivait. Le cœur de Catherine se mit à battre la chamade. Elle avait mené une existence recluse dans l'aile du château dédiée à la reine, en compagnie de sa mère et de ses servantes, et il s'écoulait des semaines, parfois des mois, entre chaque visite de son père. Pour elle, sa fille unique, sa présence restait une exception.

Le roi fit son entrée. Il marchait d'un pas rapide, sa veste rouge et noire soulignant ses larges épaules, son chapeau haut accentuant encore sa stature. Catherine se leva prestement

et inclina la tête avec déférence. Elle se trouvait sur une plate-forme qui surplombait le roi, mais sa tête se devait d'être plus basse que la sienne. Malgré la haute taille de son père, cela relevait du numéro de contorsionniste. Elle rentra le ventre et sentit ses cuisses se crisper dans cette position à moitié accroupie. Son corset se plantait dans ses hanches. Elle se concentra sur sa gêne, en sachant qu'elle ne vacillerait pas. Du coin de l'œil, elle pouvait apercevoir le roi. Il gravit d'un bond les marches le menant à la loge, et la foule, le voyant enfin, éclata de joie. Une clameur cadencée et puissante retentit :

— Aloysius ! Aloysius !

Boris se releva de sa révérence et Catherine attendit les deux secondes supplémentaires qu'exigeait l'étiquette pour faire de même. Le roi était impavide, le regard braqué sur la foule, et ne portait pas la moindre attention à Catherine. Enfin, il vint s'asseoir à côté de Harold, sur les coussins rouges qu'on avait placés sur son tabouret. Catherine se redressa, à son plus grand soulagement. Harold se tenait à présent raide comme un piquet, hésitant à s'asseoir, même s'il devait exulter d'être placé à côté du roi. Catherine attendit que Boris se soit rassis pour lisser sa jupe et s'installer.

Les choses allaient s'accélérer à présent. Le roi n'était pas réputé pour sa patience. D'autres hommes gagnèrent l'échafaud ; quatre étaient en noir, quatre autres en uniforme de garde. Entre eux, une silhouette frêle à peine visible : la prisonnière.

La foule siffla et cria :

— Traïtresse ! Catin ! Chienne !

Et bien pire encore.

Ces mots, Catherine les connaissait pour les avoir croisés à l'occasion de ses lectures, mais jamais elle ne les avait entendus prononcer, pas même par Boris. Voilà qu'ils fusaient de toutes parts à présent. Ils étaient bien plus puissants qu'elle n'aurait pu l'imaginer, mais dépourvus de la moindre beauté,

de poésie ou d'intelligence. Ils étaient vulgaires et dégradants, violents comme une claque en pleine figure.

Catherine capta Ambrose du coin de l'œil, immobile, le visage tordu de douleur tandis que le public insultait sa sœur. Catherine ferma les yeux.

Boris lui souffla dans l'oreille :

— Tu n'es pas en train de regarder, princesse. Tu es là pour voir ce qui arrive aux traîtres. C'est pour ton bien. Alors sois gentille de contempler l'échafaud, si tu ne veux pas que je t'épingle les paupières.

Elle ne doutait pas un seul instant de sa sincérité. Elle rouvrit les yeux et tourna le visage en direction de l'échafaud.

Lady Anne Norwend était vêtue d'une robe de soie bleue ornée de dentelle blanche. Ses bijoux étincelaient à la lumière du jour et sa chevelure blonde, attachée pour dégager la nuque, luisait comme de l'or. En d'autres occasions, tous s'accordaient pour louer la beauté de lady Anne, mais ce jour faisait exception. Elle était désormais douloureusement amaigrie, la peau livide et ne tenait debout que grâce aux deux gardes qui l'encadraient. Mais c'était sa bouche qui offrait l'image la plus glaçante : un épais fil noir serpentait entre ses deux lèvres pour les garder cousues et du sang séché maculait son menton et son cou. Sa langue avait déjà été tranchée. Catherine aurait voulu regarder Ambrose, mais elle n'osait plus se tourner vers lui. Que devait-il penser en voyant sa sœur ainsi ? Catherine trouva le moyen de garder la tête tournée en direction de lady Anne : elle se concentra sur l'un des deux gardes, sur ses doigts gras comme des boudins, sur la fermeté de sa poigne.

Le héraut du roi s'avança pour s'adresser à la foule et réclamer le silence. Lorsque les derniers murmures s'éteignirent, il déroula un parchemin et se mit à lire les crimes de lady Anne. « Soumettre un homme marié à la tentation » renvoyait à sa relation avec sir Oswald Pence. « Manquement à une convocation royale » correspondait à sa fuite avec Oswald lorsque Noyes et ses hommes les avaient interpellés. « Meurtres des

hommes du roi » était sans équivoque, et si surprenant que cela puisse paraître en voyant lady Anne aujourd'hui, elle avait bel et bien poignardé l'un des soldats du roi lors de l'affrontement qui s'était soldé par trois morts, parmi lesquels figurait sir Oswald lui-même. C'était ce meurtre qui lui valait d'être exécutée : tuer l'un des hommes du roi revenait presque à s'en prendre au souverain lui-même. Aussi le héraut conclut-il son adresse à la populace :

— Enfin pour crime de haute trahison envers le Brégant et notre glorieux roi.

La foule s'embrasa.

— La traîtresse, assassine et catin est désormais privée de toutes ses possessions, qui reviennent de droit à la couronne.

L'un des hommes vêtus de noir retira alors un à un les bijoux de lady Anne. Pour chaque objet – une broche, une bague, un bracelet – la foule glapissait et éructait de joie. Les accessoires finissaient dans un panier tenu par un autre homme. Une fois les bijoux enlevés, l'homme brandit un couteau et tailla le dos de la robe. Une nouvelle acclamation monta du public tandis que la robe était arrachée de ses épaules. Lady Anne faillit s'effondrer, mais le garde la maintint en place. La foule se mit à japper et à scander :

— À nu ! À nu ! À nu !

Lady Anne serrait le tissu fin de sa sous-robe contre sa poitrine. Ses mains tremblaient et Catherine pouvait voir que ses doigts étaient tordus et cassés. Elle n'en saisit pas immédiatement la raison puis elle comprit que cela faisait partie du rituel d'exécution d'un traître. Ceux condamnés pour trahison avaient interdiction de communiquer avec les fidèles sujets du roi. On leur coupait donc la langue et on leur cousait les lèvres. Mais comme toutes les dames de la cour du Brégant parlaient entre elles par des signes de main lorsqu'il ne leur était pas permis de prendre la parole, lady Anne avait dû être également privée de ce moyen d'expression.

L'un des hommes détacha ses cheveux longs et fins. Il en saisit une poignée et les trancha juste au-dessus de la nuque.

Les boucles blondes atterrirent également dans le panier. Tremblante malgré le soleil d'été, quasi nue, les jambes humides à l'endroit où elle s'était souillée, lady Anne avait été dépossédée de sa dignité même, au nom du roi.

En tournant le dos à la victime, le héraut fit face à la loge opposée.

— Qu'avez-vous à dire à cette traîtresse ?

Son père, le marquis, un homme grand aux cheveux grisonnants, s'avança. Il se redressa et se racla la gorge.

— Tu as trahi ton pays et ton illustre roi. Tu as trahi ma famille et tous les loyaux sujets qui avaient placé leur confiance en toi. Tu m'as trahi, moi, et tu as trahi notre nom. Il aurait mieux valu que tu ne voies jamais le jour. Je te renie et demande ton exécution en tant que traîtresse.

Catherine guetta la réaction de lady Anne. Cette dernière dévisagea son père et parut se redresser quelque peu. Puis, cinq autres parents – ses deux oncles et ses deux cousins, son grand frère, Tarquin, qui ressemblait à Ambrose – prirent chacun leur tour la parole pour la répudier de la même manière et exiger son exécution. Après chaque reniement, la foule exultait et redevenait silencieuse en attendant la personne suivante. Et après chaque reniement, lady Anne semblait se tenir encore plus droite, encore plus forte. Catherine en fut surprise au début puis elle aussi se mit à se redresser. Plus ils accablaient lady Anne et plus elle paraissait déterminée à leur prouver sa force de caractère.

Le dernier à s'avancer fut Ambrose. Il ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Son frère se pencha à son oreille pour lui parler. Catherine pouvait lire sur les lèvres de Tarquin.

— Je t'en prie, Ambrose. Tu dois le faire.

Ambrose inspira profondément avant d'énoncer, d'une voix claire, mais guère audible :

— Tu as trahi le Brégant et le roi. Je demande ton exécution.

Son frère posa la main sur son épaule.

Ambrose continuait de fixer sa sœur tandis que des larmes coulaient le long de ses joues.

La foule resta silencieuse.

Boris dit :

— Mais il pleure, ma parole. Il est aussi faible qu'une femme.

Pourtant, lady Anne, elle, ne pleurait pas. Elle répondit par un geste : une main sur le cœur, un témoignage d'amour envers Ambrose. Puis elle se tourna et son regard trouva celui de Catherine. Elle leva la main droite comme pour écraser une larme tandis que sa main gauche se plaçait sur sa poitrine. Le geste était si discret, si fluide qu'il était à peine perceptible. Mais Catherine lisait ce langage depuis son enfance et ce signe était l'un des premiers qu'elle avait appris. Il signifiait « regarde-moi ». Puis lady Anne mima un baiser de sa main droite en rabaissant la gauche et en la serrant. Catherine plissa le front. Un poing fermé devant l'aine symbolisait la colère, la haine, la menace. L'associer avec un baiser était étrange. Puis un nouveau mot : « garçon ». Lady Anne se tourna vers le roi et esquissa un nouveau geste, mais le garde qui lui tenait le bras lui bloquait la vue.

Catherine ne connaissait pas lady Anne, elle ne lui avait jamais adressé la parole et ne l'avait croisée qu'une seule fois à la cour. Comme elle vivait confinée dans ses quartiers la plupart du temps, rencontrer d'autres femmes était pratiquement aussi rare que de voir ou de converser avec des hommes. Avait-elle imaginé tous ces gestes ?

On agenouilla lady Anne face au billot. Elle releva les yeux pour fixer de nouveau Catherine avec une intensité indiscutable. Que cherchait-elle à dire, aux portes de la mort ?

Bradwell, le bourreau, avait enfilé sa cagoule, mais sa bouche demeurait visible.

— Regardez droit devant vous, sans quoi je ne peux vous promettre que ce sera net.

Lady Anne fit face à la foule.

Bradwell brandit l'épée au-dessus de sa tête et le reflet du soleil sur la lame éblouit Catherine. Le public retint son souffle. Bradwell fit un pas en avant puis un autre de côté, sans doute pour évaluer l'angle de son coup. Puis il passa derrière lady Anne, fit tourner l'épée au-dessus de lui, fit un demi-pas, un nouveau moulinet et, dans un geste fluide, frappa si rapidement qu'on aurait dit pendant un instant que rien ne s'était produit.

La tête de lady Anne heurta le plancher de l'échafaud dans un bruit sourd puis roula jusqu'au bord de la plateforme. Le sang gicla du cou tranché tandis que le reste de son corps s'affaissait. Le cri de joie de la foule fut pour Catherine comme un coup en pleine poitrine. Elle vacilla sur son tabouret.

Bradwell s'avança et ramassa la tête par les cheveux. La masse se mit à entonner : « Sur la pique ! Sur la pique ! » L'assistant de Bradwell apporta la pique et la fureur populaire redoubla d'intensité.

À l'opposé de l'échafaud, les yeux de Catherine croisèrent ceux d'Ambrose. Elle soutint son regard. Comme elle aurait voulu le consoler, lui dire qu'elle était désolée. Elle voulait lui dire qu'elle n'était pas comme son père ou son frère, qu'elle n'avait pas choisi d'être ici, qu'en dépit de l'impossible fossé qui les séparait, elle tenait à lui.

Boris siffla dans le creux de son oreille :

— Tu ne regardes pas lady Anne, ma sœur.

Catherine se retourna. La tête de lady Anne ornait à présent la pique et Noyes se tenait au pied de l'échafaud, un demi-sourire aux lèvres, son regard passant de Catherine à Ambrose. Et elle comprit qu'on s'était joué d'elle. Ce n'était ni un châtement, ni un avertissement, pas plus qu'une leçon.

C'était un piège.



AMBROSE

Brigane, Brégant

— **N**E POUVAIS-TU PAS, POUR UNE FOIS, faire ce que je t'ai ordonné ?

On se serait cru revenu au bon vieux temps. Lorsque Ambrose habitait encore la demeure familiale et qu'il était régulièrement convoqué dans l'étude de son père pour y subir ses réprimandes. Deux ans après son départ, il se trouvait de nouveau face au bureau paternel. Pourtant, les choses avaient changé. La maison que son père avait louée pour leur séjour à la capitale n'était pas l'élégant manoir habituel, mais une petite villa qui avait connu des jours meilleurs. Son père aussi semblait usé. Ses traits s'affaissaient, de nouvelles rides s'étaient creusées sous ses yeux et il avait beau pérorer, il paraissait plus petit. Bien sûr, il y avait aussi cette différence notable que sa sœur était à présent morte, sa tête plantée sur une pique à l'entrée du pont de la ville.

— Aurais-tu au moins la décence de me répondre ?

— À quel ordre faisiez-vous référence, Père ?

— Tu sais très bien de quoi je parle. Je t'avais bien répété ce que tu devais dire dans ta répudiation, et j'avais insisté pour que tu aies l'air sincère.

— En ce cas, il est vrai que je n'ai pas été capable d'obéir à votre ordre.

— Qu'est-ce qui te prend, Ambrose ?

Son père s'écarta du bureau en secouant la tête.

— Que signifie mon incapacité à renier ma sœur ? Je l'ignore, Père. Peut-être suis-je persuadé que c'était quelqu'un de bon. Une sœur et une fille remarquable. Ce qui m'interroge, moi, c'est comment vous êtes parvenu à vous acquitter d'une pareille besogne, et avec talent qui plus est.

Le père d'Ambrose venait de se figer.

— Tu es aussi impertinent que naïf, Ambrose. Tu es mon fils, j'en attends davantage de toi.

— Et Anne était votre fille. J'en attendais davantage de vous. Vous auriez dû donner votre vie pour la protéger.

— Mon garçon, je t'interdis de me dire quoi faire.

Le marquis parlait à présent à voix basse.

— Elle a tué l'un des hommes du roi. Nous pouvons nous estimer heureux de ne pas tous avoir fini la tête sur le billot. Le roi cherche n'importe quel prétexte pour accroître sa fortune. Nous aurions pu tout perdre.

Ambrose ricana.

— Eh bien je suis ravi de constater que vous avez le sens des priorités. Quel soulagement cela doit être pour vous que de toujours posséder vos terres, quand bien même vous n'avez plus de fille !

— Tu vas trop loin cette fois, Ambrose. Je te somme de te taire.

Mais Ambrose n'y tenait plus.

— Et je ne m'inquiétera pas pour ce qui est de tomber en disgrâce auprès du roi. Vous avez répudié Anne à merveille. J'ai la certitude que le roi, Noyes et tout le reste de la cour ont été impressionnés par vos paroles, votre attitude et votre loyauté. Et après tout, que vous importe votre vérité, votre vertu ou votre honneur ?

Le père bondit sur ses pieds.

— Sors d'ici ! Hors de ma vue avant que je ne te fasse fouetter !

Ambrose avait déjà tourné les talons. Il claqua la porte derrière lui avant de traverser le couloir d'un pas rageur. Tarquin se précipita vers lui.

— On vous a entendus à l'autre bout de la cour.

Ambrose passa devant lui sans un regard. Une fois dehors, il s'arrêta et laissa échapper sa frustration en rugissant et en frappant le mur.

Tarquin vint le rejoindre. Il l'observa en grimaçant et attendit que son frère se calme.

Ambrose finit par s'arrêter pour essuyer le sang sur ses phalanges écorchées.

— Comment se fait-il qu'il suffise de quelques mots venant de lui pour que je me retrouve à me briser les poings sur les murs ?

— Tu lui manques et il tient à toi. J'admets qu'il a une curieuse façon de le montrer. Je te soupçonne d'éprouver la même chose. Et d'avoir une tout aussi curieuse façon de le montrer.

Ambrose ne put réprimer un petit rire.

— Cela fait du bien de te voir sourire.

Ambrose reposa sa tête contre le mur de pierres.

— J'ai eu peu d'occasions de sourire ces derniers temps.

— Tu n'es pas le seul.

Tarquin posa la main sur son épaule.

— Tu sais que Père aimait Anne. Qu'il l'aime toujours. Il est profondément affecté.

— Et pourtant il l'a répudiée.

— Que pouvait-il faire d'autre, Ambrose ? Elle a été déclarée coupable. S'il ne l'avait pas reniée, le roi se serait emparé de nos terres. Tous les gens à Norwend qui dépendent de nous en auraient pâti. Le roi aurait saisi ce prétexte pour s'enrichir encore davantage. Père devait se montrer convaincant.

Ambrose n'avait pas de réponse. Il appuya le front contre la pierre rugueuse.

— Anne aurait compris, Ambrose. Elle connaissait la loi aussi bien que tout le monde. Elle savait l'amour que lui portait Père. Ce qui est arrivé est injuste, mais ne l'accable pas.

— Mais ce qu'ils lui ont fait...

Ambrose avait passé des heures à s'imaginer les hommes de Noyes torturant sa sœur, la douleur et les insultes qu'elle avait dû subir... Et pourtant, elle était restée droite jusqu'à la fin. Il était si fier d'elle. Son indépendance et son intelligence avaient été pour lui une source d'inspiration, même

si la plupart des seigneurs n'appréciaient guère ces qualités chez une femme. Anne avait été une Brégantine exceptionnelle. Elle avait voyagé à travers le monde, jusqu'en Pitorie et même au-delà. Elle parlait plusieurs langues et avait enseigné le pitorien à Ambrose et Tarquin. Ambrose se remémorait ces leçons avec bonheur. « Non, plus guttural que ça, cela doit sortir du fond de la gorge. » Et à Tarquin : « Ne te tiens pas raide comme un piquet. Tes mains et le reste de ton corps doivent aussi parler. »

Ses mains à elle, qui signaient avec tant d'élégance et de rapidité, avaient fini brisées, sa langue si vive, tranchée, et ses lèvres souriantes, cousues à tout jamais. À quoi avait-elle bien pu penser en subissant toutes ces atrocités ? Avait-elle souhaité mourir le plus vite possible ? Probablement. Elle avait passé trois semaines en captivité dans l'attente de son exécution. Pas un jour n'avait dû passer sans un nouveau tourment. Elle était tellement amaigrie le jour de l'exécution. Et tout ce qu'avait pu faire Ambrose, c'était regarder – après l'avoir lui aussi reniée.

L'embrassade de Tarquin le tira de sa torpeur et il s'aperçut qu'il pleurait. Il parla d'une voix basse, toujours face au mur :

— Je ne la crois pas coupable. Certes, elle a tué ce soldat, mais cela devait forcément être de la légitime défense. Et je ne crois pas non plus qu'elle était la maîtresse de sir Oswald. Ils étaient amis depuis l'enfance ; il l'encourageait à poursuivre son instruction. Elle l'admirait et le chérissait comme ami. Et quand bien même, qu'importe au roi le crime d'adultère ? La moitié de la cour serait au cachot si c'était le cas. Quant à ce qu'ils pouvaient bien faire si loin à l'ouest, ça, je l'ignore. Cela n'a jamais été élucidé. Quelque chose d'autre se trame, j'en ai la certitude.

Tarquin répondit dans un murmure :

— Je ne pense pas non plus que nous sachions toute la vérité sur cette affaire, Ambrose, mais je ne suis pas idiot au point de m'en ouvrir à quiconque hormis toi.

— Tu me crois idiot ?

— Tu es un homme d'honneur et de vérité, Ambrose.
Et je t'ai toujours admiré pour ta vertu.

Ambrose sourit à travers ses larmes.

— Je vais prendre cela pour un oui.

Tarquin était pourtant sérieux.

— Aucun de nous ne sait réellement ce qui est arrivé à Anne ou à sir Oswald, mais quoi qu'il en soit, cela allait à l'encontre des intérêts royaux. Je viens de perdre ma sœur ; je refuse de perdre également mon frère. Je sais qu'il t'a été pratiquement impossible de répudier Anne, mais ton manque de sincérité était évident. Ce sont de petits détails comme cela qui peuvent causer la perte d'un homme lorsque le roi s'en mêle. Il ne veut rien de moins que la loyauté absolue.

— Et la loyauté envers ma sœur ? Cela ne compte pas ?

— Aloysius estime qu'il doit passer avant, tu le sais.

— Alors crois-tu que je coure à ma perte ?

Tarquin secoua la tête.

— Non, mais je pense que rester à Brigane présente désormais un danger pour toi.

— N'importe quel endroit est dangereux en ce moment.

— C'est faux. Mais nous ne sommes pas les bienvenus ici. À la cour, presque personne n'ose croiser le regard de Père, et encore moins s'aventurent à lui parler. Il n'a reçu aucune invitation à dîner depuis notre arrivée et personne n'a répondu aux nôtres. On dirait que tout le monde est subitement très occupé.

— Père devrait s'estimer heureux. Ce sont tous des rats et des hypocrites. Je ne me fierais à aucun d'entre eux.

— Être ostracisé n'a rien de réjouissant, Ambrose. Sans alliés à la cour, nous sommes en position de faiblesse. De retour chez nous, parmi nos gens, nous serons plus en sécurité.

Tarquin inspira profondément.

— Père et moi repartons pour Norwend demain. Pourquoi ne nous accompagnerais-tu pas ? À la maison, tu seras loin de la garde royale, de la cour et du roi.

— Ma charge est auprès de la garde. J'ai prêté serment de défendre la princesse. Il est hors de question de fuir.

Tarquin poussa un soupir.

— Ton travail est une autre source de danger, mon frère. J'ai remarqué ce regard échangé avec la princesse lors de l'exécution. Ton visage ne sait pas masquer tes émotions, Ambrose. Cela n'a sans doute pas échappé à Noyes ni au prince Boris. Noyes ne loupe rien.

— Je ne peux même plus regarder quelqu'un sans qu'ils y voient un crime ?

Il n'avait fait que regarder la princesse. Il le fallait. Son père et Boris affichaient un air triomphant, mais Catherine était différente. Elle était à la fois si triste et si calme. Croiser ses yeux l'avait aidé à supporter la douleur et le chagrin.

Ambrose apercevait Catherine presque tous les jours comme il montait la garde à la porte de ses appartements. Il l'accompagnait également à cheval et lui parlait à l'occasion. Il adorait son sourire et le son de son rire. Il se délectait de sa façon de tenir tête à Boris, de sa répartie vive et fine. Il jubilait lorsqu'elle changeait de personnalité pour provoquer Boris, tout en se montrant d'une douceur et d'une bonté infinie avec lui. À sa connaissance, il était le seul à bénéficier de telles faveurs – et était-ce si mal qu'il soit irrité à l'idée qu'elle puisse se montrer aussi avenante avec d'autres hommes ? Il adorait sa manière de glisser son pied fin dans l'étrier et son port altier une fois en selle. Et malgré tout le sérieux exigé par son rang, rien ne lui plaisait plus que de galoper dans les vagues après une longue journée d'été. Là, elle rayonnait de liberté, de bonheur sauvage et innocent. Comme Ambrose avait été peiné lorsque Boris avait appris cette incartade et avait interdit à Catherine de monter à cheval durant deux semaines ! Il craignait qu'ils ne détruisent Catherine comme ils avaient détruit Anne. Et malgré tout, elle ne semblait

toujours pas affectée par leurs brimades. Elle se montrait aussi forte qu'eux, si ce n'est plus.

Tarquin lui décocha un gentil coup de coude.

— Comme je disais, ton visage trahit tes émotions et ce que je vois actuellement ressemble fort à de l'amour.

— De l'admiration, du respect et – je l'avoue – une certaine forme d'affection, voilà seulement ce que tu lis.

Ambrose rendit son coup de coude à Tarquin, mais ne put réprimer un sourire.

— Eh bien fais en sorte qu'on n'en devine pas davantage. Et mets l'affection en sourdine.

— N'aie crainte, mon frère. L'affection que tu vois actuellement sera bien vite remplacée par un ennui profond. La princesse Catherine part pour la Pitorie dans une semaine afin d'épouser un prince et je reste ici, en modeste soldat que je suis.

— Tout de même, reste sur tes gardes, Ambrose. Noyes t'a à l'œil.

— Cesse de t'inquiéter ! Même lui ne peut me faire arrêter pour un simple regard.



MARCH

Calia, Calidor

MARCH SE TENAIT IMMOBILE ET SILENCIEUX à côté de la table des boissons. Il était censé regarder droit devant lui, mais en tournant légèrement la tête sur la droite, il pouvait voir précisément ce qui lui importait.

Lord Regan était assis en compagnie du prince Thelonus face à la baie vitrée à l'autre bout de la pièce. Le prince était penché en avant vers Regan et semblait presque demander plutôt qu'ordonner. Regan se passa une main sur le visage et acquiesça. Le prince se cala dans son fauteuil et dit d'une voix forte :

— Fort bien. Merci.

March regardait de nouveau face à lui lorsque le prince réclama des rafraîchissements.

March saisit la carafe de vin et l'assiette d'argent garnie de raisin avant de s'avancer vers les deux hommes. Il pouvait sentir le changement d'humeur. Le prince paraissait toujours las ; il avait vieilli de dix ans durant les dernières semaines – depuis la mort de sa femme et de ses jeunes fils. Mais son regard ne paraissait plus vide ; on aurait presque cru qu'il souriait. Le prince Thelonus n'avait reçu que peu de visites et même Regan avait été tenu à l'écart depuis leur rencontre houleuse après les funérailles, mais ces derniers jours, les choses avaient changé. Le prince s'était levé plus tôt, avait pris son bain, s'était habillé et avait parlé avec clarté. La veille au soir, il avait requis la présence de Regan.

March servit le vin. Depuis la mort de sa femme, le prince buvait pendant la journée. Raisonnablement, mais chaque jour, et cela ne semblait pas devoir changer.

— De l'eau pour moi, réclama Regan.

March déposa le raisin et retourna prestement à sa place. Il s'empara du pichet d'eau et préféra le bol de noisettes à l'assiette de pommes séchées, qui étaient peu appétissantes. Il revint d'un pas plus lent, étudiant les deux hommes tandis qu'il s'approchait.

Si l'attitude du prince s'était améliorée, il n'en allait pas de même pour lord Regan. Regan, le plus vieil ami du prince, fidèle parmi les fidèles, était l'incarnation même des seigneurs du Calidor : séduisant comme le sont les riches, puissant, imposant et vigoureux. Son front était désormais barré d'un pli inquiet, qui lui seyait aussi bien que son sourire. Mais il savait tout porter avec élégance. Il était vêtu ce jour-là d'une veste de velours doré qui scintillait en captant les rayons du soleil et soulignait ses épaules larges, tout comme les bandelettes de cuir qui se croisaient sur toute la longueur de son torse jusqu'à ses hanches et maintenaient en place ses poignards. Regan était le seul homme autorisé à porter des armes en présence du prince. Le seul homme capable de froncer les sourcils tandis que le prince souriait.

March déposa soigneusement le bol en déplaçant légèrement l'assiette d'argent pour faire de la place.

— Votre barbare semble déterminé à prendre son temps aujourd'hui, grommela Regan.

— Épargne-lui ta colère, mon ami, réserve-la plutôt pour moi, répondit avec douceur le prince.

March versa l'eau avec une lenteur calculée. Il n'aurait rien tant aimé que la jeter au visage de Regan, mais il se concentra sur le mince filet d'eau et laissait les mots d'impatience glisser sur lui.

March avait l'habitude des remontrances occasionnelles, même s'il était peu commun pour un seigneur de s'abaisser à rabrouer un domestique. La plupart des insultes dont il était victime n'avaient rien de véhément : on « plaisantait » en disant que le prince l'avait civilisé, ou qu'il était « le dernier des Abasks ». Parfois, un convive exprimait un réel intérêt, généralement à cause de ses yeux, et les qualifiait au choix

d'« incroyables » ou de « repoussants ». Le mois précédent, un jeune seigneur avait ordonné à March de se tenir dans la lumière afin de pouvoir les observer en détail. Il avait ainsi fait part de ses remarques : « J'avais ouï dire que les Abasks avaient des yeux de glace, mais on trouve également de l'argent et du bleu au sein de tout ce blanc. Comme c'est déplaisant. » Il arrivait également que des invités s'étonnent de sa présence, car ils pensaient tous les Abasks exterminés. March l'avait longtemps cru également, jusqu'à sa rencontre avec Holywell.

— Je n'ai aucune colère, répliqua lord Regan. Mais ne puis-je pas exprimer un désaccord ?

En retournant à pas de tortue à sa place le long de la table, March remarqua combien le mécontentement de Regan lui faisait hausser le ton.

— Tu es mon ami. J'ai besoin de ton aide. Alors je te le demande en tant qu'ami.

Le prince aussi avait haussé la voix à présent.

— Et après ? Que croyez-vous qu'il adviendra ? Vous êtes respecté, certes, mais ce n'est pas la même chose que de dresser un rejeton d'Abask à jouer les serviteurs.

La réponse du prince échappa à March tandis qu'il ne pensait qu'une chose : *Va te faire foutre, va te faire foutre !*

Bien sûr, Regan avait raison. Le prince Thelonus était respecté et March n'était rien d'autre qu'un domestique, un quasi-esclave. Le prince incarnait la civilisation et le raffinement ; March, la barbarie et la primitivité. Le prince était connu pour sa sagesse, son honneur et sa justesse. Les Abasks avaient une réputation de trolls des montagnes.

Cela faisait huit ans que March était au service du prince – la moitié de sa vie – et ce qu'il avait appris de son peuple et de sa patrie lui avait été transmis par les Calidoriens. Personne n'autre ne pouvait lui enseigner quoi que ce soit, car l'Abask avait été détruite durant la guerre entre le Calidor et le Brégant. Thelonus avait hérité de la principauté du Calidor de son père et avait refusé de la céder au roi Aloysius